



2014/3 (n° 95)

- Pages : 168
- ISBN : 9782749241906
- DOI : 10.3917/empa.095.0145
- Éditeur : [ERES](http://www.eres.fr)

Notes de lecture

Cultive ton jardin, p'tit bigleux !,

***Du détour autobiographique d'un handicapé de la vue à une écologie de l'existence*, Philippe Menaut, Paris, L'Harmattan, 2013, 232 p., 23 €**

À la lecture de cet ouvrage, on reconnaît une écriture pleinement autobiographique. C'est-à-dire une écriture en première personne, dont le personnage principal ou le « héros » est à la fois le narrateur et l'auteur. On tient là trois éléments constitutifs de ce que Philippe Lejeune nomme « le pacte autobiographique » [\[2\]](#)

Mais il y a davantage dans cet écrit. Car Philippe Menaut ne se contente pas de relater par le menu les événements d'une vie de « p'tit bigleux » – comme il le dit, en préférant de beaucoup cette appellation (davantage contrôlée par lui) à celle de « nœunœil », qu'il associe à « nœunœu », voire « idiot ». Il analyse, commente, théorise ce qui lui est advenu – autant les faits objectifs que ce qu'il

en a éprouvé subjectivement. On passe alors du récit à l'histoire de vie en tant que retour réflexif sur ce que le récit énonce. De ce point de vue du commentaire des événements rapportés, on en apprend beaucoup sur les manières de traiter socialement et médicalement les enfants atteints de cécité ou de déficience visuelle et, plus généralement, les enfants en situation de handicap, les enfants « différents ».

L'ouvrage est passionnant à plus d'un titre – chaque titre correspondant à une « ligne de lecture » possible, en sorte que tout lecteur peut s'y retrouver. Mais il faut préciser que toutes ces lignes de lecture sont compatibles entre elles.

Je pense d'abord à une lecture en termes d'aventure, voire d'épopée (récit *héroïque*), qui met en scène, dès son plus jeune âge, un enfant confronté à un handicap visuel sévère, mais aussi aux regards des autres – les parents, les frères et sœurs, les enseignants, les éducateurs, les copains, la médecine surtout – sur lui. Celui qui ne voit pas ou qui voit mal est en retour, et pour cette raison, très intensément *objet* du regard des autres. Or justement, être *objet* contrarie (on le comprend) l'enfant qui déjà n'aspire qu'à une chose : devenir *sujet* – sujet-acteur et pas sujet assujetti.

L'ouvrage permet ensuite une lecture plus proprement sociohistorique qui souligne d'abord – on l'a évoqué plus haut – l'évolution des « politiques » éducatives et thérapeutiques de prise en compte et en charge de la personne en situation de handicap, depuis le placement en centre spécialisé – il paraît que c'était « pour son bien » – jusqu'à une « intégration » dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne manque pas de limites, voire de contradictions, entre les déclarations d'intention et les pratiques de fait. En même temps, le livre de Philippe Menaut nous offre un voyage en culture ouvrière dans ce moment particulier des Trente Glorieuses, c'est-à-dire quand, tout à la fois, la solidarité de classe n'était pas un vain mot et les possibilités d'en sortir par les vertus de « l'ascension sociale » étaient bien réelles.

Enfin, le récit présente un intérêt psychologique manifeste. Il démontre une fois de plus – comme le soulignait en son temps Georges Politzer dans sa *Critique des fondements de la psychologie* [3] – que la littérature est plus riche de données et analyses des « drames humains concrets » que les gros manuels de psychologie expérimentale où l'on « tire les logarithmes par les cheveux [4] ». Philippe Menaut ne fait pas de statistiques et ne calcule pas. Il témoigne. Et son témoignage personnel, qualitatif, en dit long sur la souffrance – jamais évoquée avec une quelconque complaisance à l'égard de soi-même, mais plutôt avec distance et pudeur – de la stigmatisation et du déni de reconnaissance. Il en dit long aussi sur la révolte, la résistance, l'émancipation. Toutes choses qui ne peuvent s'appréhender pleinement que « de l'intérieur » d'un sujet en colère – ce que Philippe Menaut n'est pas tout le temps (qu'on se rassure). C'est sans

doute ce qui est le plus réjouissant à la lecture. Lorsque l'on découvre que, face aux pouvoirs (car ils sont multiples même s'ils peuvent être articulés les uns aux autres) et aux techniques disciplinaires et surtout de contrôle que Michel Foucault rangeait sous les concepts de « biopolitique » et de « biopouvoir », le sujet résiste et, en résistant, il advient. Tant qu'il y a de la rébellion, il y a de la vie et de l'espoir. Finalement, on saisit comment l'auteur-narrateur-héros de ce roman épique d'apprentissage, à partir d'un handicap corporel sévère, va se doter d'un autre corps qu'il construit au fur et à mesure de son histoire. Partant, il se dote d'une autre identité que celle d'un « nœunœil ». La dimension du corps et du rapport à son corps – référent identitaire majeur – constitue un des fils d'Ariane qui structurent le récit. Les pratiques physiques et les prises de risque – du football au scooter en passant par le vélo, le Solex, les mobylettes « gonflées » et l'escalade – se révèlent être des manières pour l'auteur de ne pas subir un destin, mais bien plutôt de se donner relativement prise sur sa vie jusqu'à développer des ruses (la *mêtis* des Grecs) et autres stratégies (comme dans l'art de la guerre) pour contourner son handicap, voire en faire une ressource. Pour autant, Philippe Menaut ne cède pas à la tentation de la toute-puissance. Il sait reconnaître ses limites et les déconvenues que sa déficience visuelle lui impose.

Si l'on prend en compte les différentes « lignes de lecture » qui précèdent, on comprend que le propos du livre révèle les articulations entre trois dimensions – le corps, le social et le psychique – qui dessinent la complexité d'une histoire de vie.

Il faut dire un mot du style d'écriture, très agréable à la lecture. L'humour et les jeux de mots – à faire pâlir de jalousie un lacanien pur jus – n'y sont pas pour rien. On rit souvent alors que le sujet est grave et que l'on pourrait aussi bien en pleurer ou en éprouver une saine rage. L'ironie est une autre des modalités de résistance et de « résilience », pour reprendre le concept de Boris Cyrulnik [\[5\]](#), que cite l'auteur.

Pour conclure, je voudrais faire ce que l'on fait en atelier d'écriture après avoir entendu le texte écrit par un participant lu par lui ou par un tiers : « le salut au texte ». L'expression, créée par l'Aleph [\[6\]](#) pour dire cet hommage rendu, est fort belle. Je veux saluer le texte de Philippe Menaut en faisant appel à un philosophe – parmi les plus grands de mon point de vue – Friedrich Nietzsche. Dans son *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche fait tenir à son héros les propos suivants sous le titre des « trois métamorphoses [\[7\]](#) » : « Je vais vous énoncer trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant. »

Le voyage que fait Philippe Menaut dans sa vie, et qu'il relate dans son ouvrage en nous y invitant, raconte les trois métamorphoses de son esprit. Lorsqu'il est

chameau – animal du désert, c’est-à-dire du nihilisme entendu comme négation de la vie et du désir –, l’esprit porte ces valeurs comme un pesant fardeau. C’est pour une large part ce qui se passe dans ses commencements, lorsqu’il se résigne au placement en institution, lorsqu’il est « aveuglisé » comme il le dit, c’est-à-dire traité comme l’aveugle qu’il n’est pas, lorsqu’il doit apprendre le « braille », toutes choses qui procèdent du « biopouvoir » et qui sont décidées par d’autres que lui. Mais très vite, le lion – animal du désert lui aussi – gronde en lui. Le lion, c’est celui qui va se livrer à une critique « à coups de marteau », celui qui va renverser les valeurs et les idoles portées par le chameau. De ce point de vue, le livre et la vie de Philippe Menaut montrent ses talents. Enfin, l’esprit devient enfant, naissance d’êtres nouveaux, création. Ne serait-ce que par son rôle de père, ou dans son goût et ses compétences d’accompagnateur mises au service de jeunes travailleurs sociaux en formation, mais également dans son effort pour prendre part active à la création de son histoire, Philippe Menaut tend vers ce personnage qui est – dans la pensée de Nietzsche – le « surhomme [8] »

Alex Lainé

alex.laine@orange.fr

[2]

P. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, collection « Points », 1975, seconde édition 1996.

[3]

G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, Puf, 1968 et 2003, 1^{re} édition 1928.

[4]

G. Politzer, *op. cit.*

[5]

B. Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001.

[6]

Société de formation à et par l’écriture qui s’est donné comme nom la première lettre de l’alphabet hébreu : Aleph.

[7]

F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, première partie, « Les discours de Zarathoustra. Les trois métamorphoses ».

[8]

Une précision doit être faite sur ce point pour éviter toute équivoque. Le surhomme chez Nietzsche n'est pas la brute servile qu'on a imaginée en assimilant de manière ignominieuse sa pensée à une apologie du nazisme et de la supposée race « aryenne » rêvée par les nazis. C'est un être dont la surhumanité n'a rien à voir avec la force bestiale, mais bien plutôt avec la puissance de création de valeurs inédites et d'invention de son avenir par l'homme qui tente d'aller au bout de ce qu'il peut.

Pour citer cet article

« Notes de lecture », *Empan* 3/ 2014 (n° 95), p. 145-151

URL : www.cairn.info/revue-empan-2014-3-page-145.htm.

DOI : [10.3917/empan.095.0145](https://doi.org/10.3917/empan.095.0145)